



Michel Peroni, *Devant la mémoire. Une visite au Musée de la mine «Jean-Marie Somet» de Villars*, Paris, Presses des Mines, Collection Sciences sociales, 2015.

© Presses des MINES – TRANSVALOR, 2015

60, boulevard Saint-Michel – 75272 Paris Cedex 06 – France

presses@mines-paristech.fr

www.pressesdesmines.com

ISBN : 978-2-35671-208-0

© Photo de couverture : Danièle Akrich

Dépôt légal : 2015

Achévé d'imprimer en 2015 (Paris)

Tous droits de reproduction, de traduction, d'adaptation et d'exécution réservés pour tous les pays.

# Devant la mémoire



Collection Sciences sociales

Responsable de la collection : Cécile Méadel  
Centre de sociologie de l'innovation ([www.csi.ensmp.fr](http://www.csi.ensmp.fr))

Alaric Bourgoïn, *Les Équilibristes. Une ethnographie du conseil en management*

Catherine Rémy et Laurent Denizeau, *La Vie, mode mineur*

Florian Charvolin, Stéphane Frioux, Méa Kamour, François Mélard, Isabelle Roussel, *Un air familial. Sociobistoire des pollutions atmosphériques*

Michel Peroni, *Devant la mémoire. Une visite au Musée de la mine « Jean-Marie Somet » de Villars*

Francesca Musiani, *Nains sans géants. Architecture décentralisée et service Internet*

Michel Callon et al., *Sociologie des agencements marchands. Morceaux choisis*

Emmanuel Kessous et Alexandre Mallard, *La Fabrique de la vente. Le travail commercial dans les télécommunications*

Jérôme Michalon, *Panser avec les animaux. Sociologie du soin par le contact animalier*

Jérôme Denis et David Pontille, *Petite sociologie de la signalétique. Les coulisses des panneaux du métro (nouvelle édition)*

Madeleine Akrich, Michel Callon et Bruno Latour, *Sociologie de la traduction. Textes fondateurs*

Nathalie Darène, *Fabriquer le luxe. Le travail des sous-traitants*

Liliana Doganova, *Valoriser la science. Les partenariats des start-up technologiques*

Geneviève Teïl, Sandrine Barrey, Antoine Hennion, Pierre Flux, *Le Vin et l'environnement. Faire compter la différence*

Dominique Boullier, Stéphane Chevrier, Stéphane Juguet, *Événements et sécurité. Les professionnels des climats urbains*

Jérôme Bourdon, *Histoire de la télévision sous de Gaulle*

Cyril Lemieux, *Un président élu par les médias ?*

Fabien Granjon et Julie Denouël (dir.), *Sociologie des usages des TIC*

Anne-France de Saint Laurent-Kogan et Jean-Louis Metzger (dir.), *Où va le travail à l'ère du numérique ?*

Alexandre Mallard, *Petit dans le marché. Une sociologie de la Très Petite Entreprise*

(suite des titres de la collection à la fin du livre)

MICHEL PERONI

# Devant la mémoire

Une visite au Musée de la mine  
«Jean-Marie Somet» de Villars

Préface Antoine Hennion



# Préface

Voici un texte aussi original qu'il est puissant. Son écriture et ses concepts sont rigoureux, son argumentation est dense, ce qui le range sans conteste parmi les ouvrages savants. En même temps, il est très accessible par son côté humain. Il est même souvent très émouvant, malgré ou plutôt à cause d'une plume maîtrisée qui, aux antipodes des effets d'une sensiblerie facile, sait toucher à la fois le grand public et les spécialistes – il faut en féliciter Michel Peroni, c'est un ton que les historiens trouvent plus souvent que les sociologues, et sur un tel sujet, cela vaut de l'or. Ce livre est en effet le récit d'une expérience double, en miroir : d'un côté, celle de la relation qui s'installe entre le sociologue et un vieil homme porteur d'une mémoire singulière, à tous les sens du mot ; de l'autre, celle d'un monde de la mine que le mineur a vécue, et qu'il a lui-même reconstituée tout au long de sa vie en se fabriquant un objet étrange – une sorte de *musée privé*, oxymore que, d'une certaine manière, l'intervention du chercheur va dénouer : elle va en effet aider à transformer cette aventure singulière en mémoire commune, à la faire passer du privé au public. Il est rare de voir mêlés aussi intimement la méthode et l'objet de recherche, de mesurer à quel point la relation personnelle du chercheur à ce qu'il observe joue un rôle actif dans la production même d'une réalité qu'elle fait changer d'état.

La trame de ce livre est elle-même le reflet délibéré de cette expérience double. Il est en effet entièrement tissé, d'une part, d'extraits d'entretiens, faciles à lire et très vivants, autour des objets divers rassemblés dans le petit musée de la mine de Jean-Marie Somet (et cela, à partir d'un curieux montage : Somet étant presque sourd, Peroni lit ou commente tout haut ces documents, très fort, pour que Somet puisse réagir sur eux, tandis que par ce truchement le chercheur peut disposer de leur enregistrement). Et d'autre part, en quelque sorte hors micro, de développements réflexifs du chercheur, subtils et sensibles, sur la nature et les effets de la relation tâtonnante, à l'avenir toujours imprévisible, qui s'établit entre le personnage étonnant qu'est le maître des lieux et son savant visiteur, ce chercheur dont le vieux mineur n'arrive pas à déterminer la nature exacte de l'intérêt – quand il y croira y arriver, d'ailleurs, cette « découverte », sur un malentendu, provoquera leur rupture. Ce serait aller un peu loin que de dire qu'il s'agit d'un roman policier, mais quand même, l'intrigue ainsi lentement nouée entre les deux hommes est bien à la fois l'objet et le moyen d'une histoire qui s'écrit sous nos yeux : à partir de leur lieu et de l'instant vécu, documents, souvenirs, images, faits et récits se déploient peu à peu, appuyés les uns sur les autres.

Cette relation met le chercheur en présence d'un passé, au sens aussi bien émotionnel qu'historique. Seule une telle intrigue, personnelle, localisée, intime, *corporée*, pouvait animer progressivement toutes ces traces, les faire se répondre, et

finalement faire venir avec elles, depuis ce curieux musée personnel, tout un monde disparu. Monde d'une force et d'une beauté aussi grandes que l'ont été la dureté du travail des mineurs, de leurs vies et, très souvent, de leurs morts prématurées, dans les grands accidents comme au fil de la dégradation de leurs corps blessés et silicosés. La méthode n'a donc rien d'un procédé arbitraire. Elle a fonctionné entre eux deux, d'abord. C'est aussi elle qui est à l'œuvre dans la mise en récit qu'en opère Peroni resté seul, d'abord en revivant le soir à sa table de travail une journée chargée d'affects, de plaisirs et de frustrations, puis en décidant de faire un livre de cette expérience, qui était d'abord un prolongement impromptu, non financé, d'une recherche plus générale sur la mémoire. Et c'est encore cette méthode qui va jouer, cette fois pour nous lecteurs, lorsque, en mobilisant somme toute un minimum de moyens, nous voyons ressurgir un monde entier de gueules noires, d'explosions, de misère et de fierté.

D'où les deux traits du livre que je signalais d'emblée : à cause de cette histoire restituée, l'intérêt chaleureux que des lecteurs très divers y trouveront, quitte à braconner dans le texte selon ce qu'ils cherchent, en fonction de leur propre relation au monde de la mine, à l'histoire ouvrière, ou encore à la mémoire d'un lieu comme le Pays de Gier ou la région stéphanoise (il s'agit bien ici d'un livre-témoin, d'un livre-objet, hommage, souvenir, etc. : le livre sur patrimoine devient lui-même patrimoine, voire talisman) ; mais aussi l'originalité de ce texte, sa richesse – et aussi sa difficulté, qui n'est pas gratuite. Les détours réflexifs et l'outillage conceptuel mobilisé n'ont en effet rien d'un exercice obligé, ils tiennent au pari, presque au défi que s'est lancé l'auteur, d'écrire l'histoire à partir d'une relation entre deux hommes. Le sociologue reprend ici le postulat même de la micro-histoire, et il ne manque pas d'audace : un face-à-face peut tout dire de l'histoire, comme discipline aussi bien que comme suite d'événements. L'histoire minuscule est une histoire avec un grand H.

Histoire en action, donc aussi, dont on ne puisse distinguer la forme et le contenu, le déroulement et les résultats. Or, c'est là exactement la question théorique et sociale plus large que, entre épaisseur historique et sensibilité actuelle, posent partout ces bribes de patrimonialisation sauvage, proposées par les nombreux facteurs Cheval de leur propre histoire : comment surmonter le hiatus béant entre une intimité vécue et le caractère officiel, public et certifié d'un patrimoine ? Que faut-il mettre en œuvre pour livrer ce que recèle de partageable cette rencontre entre le vieil homme, son musée, et un chercheur ? Quelles sont les modalités d'un passage possible de la mémoire vive et du témoignage personnel à l'écriture d'une histoire, qui n'écrase pas par la grandeur intimidante de celle-ci la fragilité de sa source ? C'est là à la fois l'opération réalisée et le matériau présenté sous nos yeux, de façon tout à fait explicite et délibérée, par l'auteur : cela vaut bien une écriture qui prenne les moyens de faire aboutir avec succès un geste de recherche aussi audacieux.

Antoine Hennion  
Centre de sociologie de l'innovation, École des Mines/CNRS

# Introduction

Voici le compte rendu d'une recherche ethnographique d'un genre bien particulier, ayant eu pour seul terrain un musée et force est de dire un tout petit musée (trois salles et un couloir !) et sur ce terrain, pour seul et unique interlocuteur, plus encore qu'informateur, le vieil homme qui en fut l'instigateur, qui en était le « conservateur » et dont le musée porte le nom. Parce que c'est à partir de la rencontre avec ce musée et avec celui qui en fut proprement l'auteur qu'a pu prendre corps, et de manière ô combien imprévisible, l'entreprise singulière dont il s'agit à présent de déterminer quelle configuration textuelle particulière, quel montage *ad hoc* peut en assurer la communicabilité, force est d'engager le compte rendu par un récit à la première personne<sup>1</sup> ou plutôt, de préciser comment dans le cadre d'une recherche collective a pu se faire jour une expérience en première personne.

## The last and the least...

À l'origine, en effet, il y a la mise en forme d'un projet de recherche collective – rassemblant cinq chercheurs –, sur les pratiques de reconnaissance et de mise en valeur du patrimoine minier dans le bassin de la Loire. Au plan théorique, il s'agissait alors de mener plus avant la réflexion sur les rapports entre *histoire* et *patrimoine*, appréhendés à l'échelle locale ; soit examiner *in situ* comment se partagent, s'enchevêtrent ou se confondent, s'opposent, se renforcent ou s'indistinguent production de l'histoire locale et patrimonialisation. Dans l'acception donnée là à ces termes, la production d'histoire locale recouvre l'ensemble des pratiques consistant à exhumer du sédiment archivistique ou mémoriel des événements discrets dont la valeur tient à leur occurrence située, qui permet d'attester de l'existence d'une entité collective en des temps plus ou moins reculés, et de confirmer par là la stabilité du cadre où tout cela est arrivé : village, bourg, pays... La patrimonialisation désigne quant à elle une entreprise à caractère performatif visant à protéger contre l'altération du temps et à valoriser certains vestiges par lesquels est emblématisé et prend corps le « commun » trans-générationnel

---

1 Dans un article qui fait le point sur la question de la totalisation des données en ethnographie, N. Dodier et I. Baszanger (1997) évoquent un « tournant narratif » de l'ethnographie et distinguent du modèle classique de la « totalisation monographique », un modèle d'« intégration narrative ». Dans celui-ci, le texte ethnographique « n'est plus le tableau d'une culture ou d'une société révélée à l'ethnologue au terme d'un apprentissage qui la lui donne à voir, *in fine*, comme un tout, mais le récit des événements auxquels l'ethnologue a été confronté dans le fil de l'enquête. C'est ce récit qui est dorénavant l'élément intégrateur, il en garde la dimension temporelle, et n'efface pas, loin de là, l'auteur ethnologue de son texte ». En ce qui nous concerne, c'est bien pourtant de « totalisation monographique » qu'il s'agira, non cependant en tant qu'opérée par le texte ethnographique, mais en tant que mise en œuvre et rendue accessible au public dans l'espace d'un musée. C'est cette totalisation qui constituera notre objet, le recours au récit portant sur les circonstances de la découverte comme telle de cet objet.

d'ensembles humains qui sont par là circonscrits, célébrés et virtuellement pérennisés. Les caractéristiques du terrain considéré ont permis d'orienter plus précisément cette recherche vers la question du partage du patrimoine et en l'espèce, vers l'identification des différents types de communautés circonscrites et célébrées dans et par l'objectivation patrimoniale. En effet, le bassin minier de la Loire n'est pas aujourd'hui le lieu d'une production patrimoniale unifiée ; coexistent bien plutôt différentes déclinaisons locales, relatives à la spécificité d'un site, à la singularité d'une histoire, à l'homogénéité d'une population. Nous avons alors retenu cinq dispositifs de patrimonialisation, soit autant que de chercheurs, sur la base de la connaissance parfois sommaire dont nous disposions à leur propos et des accointances de certains d'entre nous avec tel ou tel.

En premier lieu, bien sûr, il y avait le Musée de la mine de Saint-Etienne, implanté à même les installations d'un ancien puits, le puits Couriot, ayant cessé son activité en 1973 et qui constitue aujourd'hui, dans le paysage urbain stéphanois, une sorte d'isolat, d'ultime butte-témoin du passé minier de la cité, avec l'imposante structure métallique de son chevalement, le dernier du bassin. Avec aussi ses deux gigantesques terrils désormais recouverts d'un manteau forestier, qui se sont ajoutés aux sept collines de la ville. C'est bien avant l'arrêt définitif de l'exploitation dans le bassin que les ingénieurs responsables des Houillères avaient décidé, eu égard, précisément aux qualités du site – centralité, monumentalité –, de faire du siège de Couriot le lieu d'un musée de la mine à venir. Et de fait, ce sont les mêmes ingénieurs qui, ayant procédé à la fermeture des puits, seront à l'initiative de l'ouverture du « Musée de la mine » à la fin des années 1980. On ne saurait mieux manifester l'absence de solution de continuité, ici, entre ce qui avait été l'exploitation économique du gisement houiller et ce qui était appelé à devenir l'exploitation culturelle de ses restes ! La continuité a d'ailleurs été assurée, à même le site, par l'Amicale des ingénieurs qui y avait élu domicile sitôt qu'il fut désaffecté et qui continue d'y demeurer aujourd'hui, désormais comme intégrée au Musée devenu lui-même une manière de « Maison des ingénieurs ». La toute première muséographie qu'avaient imaginée les ingénieurs s'inscrivait ainsi dans la continuité même du site en activité : les visiteurs étaient sensés devenir « mineurs » le temps de la visite, en faisant l'expérience de la descente dans une vraie galerie avec l'ensemble des machines en état de marche. Le visiteur eût mis pour ainsi dire ses pas dans ceux des mineurs, parcourant un site qui avait longtemps été celui, propre et exclusif, de ces derniers : continuité du lieu et conversion des usages. Si, quelques années plus tard, c'est bien cette option du partage de l'expérience, désormais congruente avec les nouvelles techniques muséographiques de plongée du visiteur dans un bain sensoriel, qui est effectivement mise en œuvre, parce qu'empreinte de véracité, l'authenticité du site le cède néanmoins à l'absolue facticité de l'expérience de la descente au fond telle que finalement proposée. En effet, il n'y a plus de câbles pour actionner les énormes roues, raison d'être du chevalement, et c'est un ascenseur tout neuf, conforme aux normes de sécurité, qui est logé dans la cage ouverte sur la paroi par où les mineurs dévalaient en

quelques minutes près de mille mètres! Et à quelques mètres seulement sous le sol, c'est une galerie creusée pour l'occasion, bétonnée et noircie que parcourt le visiteur dûment casqué! Or, le caractère artéfactuel qui est celui de l'espace de la visite ne saurait correspondre d'avantage à cette caractéristique qui est celle de l'espace de la représentation muséale: son abstraction. Cette galerie donnée à parcourir au visiteur n'est en effet de nulle part puisqu'elle est un voyage dans le temps, celui de l'histoire des techniques. Pas d'autre histoire à raconter ici que celle, a-locale, des techniques, véritable opérateur d'universalisation de la mine<sup>2</sup>.

Dans sa présence paradoxale même, avec toute la force de son déni de localité, l'événement-Couriot aura mis à l'ordre du jour la question des modalités selon lesquelles la mine peut ou doit être présentée-représentée; il aura constitué en quelque sorte un bain de lumière dans lequel des réalisations éparses, jusqu'alors confidentielles, pouvaient accéder à une plus grande visibilité, venant provoquer les acteurs individuels ou collectifs en charge d'autres restes de la mine et ne se reconnaissant pas dans la perspective ingénieriale de l'histoire des techniques minières. C'est précisément dans ce contexte que nous avons engagé notre opération de recherche et c'est bien par la grâce de ce nouveau régime de visibilité qu'ont pu nous apparaître comme tels certains vis-à-vis du tout nouveau Musée Couriot dont nous pouvions avoir déjà, au demeurant, une connaissance factuelle. Sous cet éclairage en effet, et quels qu'ils aient été par ailleurs, ils avaient en commun d'être «locaux», de se rapporter à une certaine localité, même si chacun se rapportait à la sienne. Comment sur un territoire continu, d'une localité à l'autre, pouvaient de fait coexister des dispositifs aussi différents que le grand Musée et «ces autres» et que «ces autres» entre eux? «Ces autres» disions-nous sans les spécifier *a priori*, la différence en question pouvant tout aussi bien être relative au type de reste de l'activité minière localement élevé au rang d'objet patrimonial (s'agit-il de traces inscrites à même le territoire ou d'objets pouvant être déplacés?) que concerner la forme prise par leur exposition publique (et quel rapport alors entre telle forme spécifique et telle localité singulière)? Est-ce à chaque fois le même ordre de localité? La question, devenue familière suite aux travaux de la micro-histoire, est celle des échelles de la localité; c'est cependant

---

2 Événement considérable, la réouverture en 1991 du puits Couriot devenu musée, comme affirmation de la présence continuée de la mine, appelle cependant deux précisions. En premier lieu, l'événement est à la mesure des attermoissements qui en ont longtemps différé la réalisation: le projet, formé par une municipalité d'union de la gauche avec à sa tête un maire communiste, ancien mineur lui-même, ayant longtemps été bloqué par l'équipe de centre droit qui lui a succédé. Et si le musée a bien été finalement réalisé, c'est dans une conception – privilégiant donc l'histoire des techniques d'extraction et de leur modernisation – qui en fait une solution à cette double contrainte: célébrer la mine, ce qui était au principe même du projet; ne pas stigmatiser la ville en associant son image à une activité du passé, ce qui était la priorité de la nouvelle équipe. En second lieu, l'événement ne correspond pas à l'entrée de la mine au musée – c'était chose faite dans le cadre du Musée d'Art et d'Industrie de la ville depuis les années vingt – mais bien plutôt à une entrée du musée à la mine, à une muséification du site même. Si ce n'est pas le moindre des paradoxes, qu'un «musée de site» parfaitement déterritorialisé, nul doute en revanche que le déni de localité ait été la condition même de sa réalisation.

sous un jour nouveau qu'elle était cette fois formulée : non pas comme une question de méthodologie de recherche<sup>3</sup> mais comme une question pratique inscrite au cœur même du processus de patrimonialisation. Nous proposons de faire de cette question de la spécification de l'échelle pertinente l'objet même de nos investigations, en tant qu'elle constitue une question pratique dès lors qu'il s'agit d'élever au rang de patrimoine les restes d'une activité minière qui a précisément multiplié les échelles de référence (bassin, compagnie, puits...) s'étant de surcroît différemment emboîtées et superposées au cours du temps. Il s'agissait en d'autres termes de considérer la localité en tant qu'elle relève d'une spécification praxéologique ; de montrer que la prise en compte des restes de l'activité minière et la mise en histoire qui leur est attachée est immanquablement activité de localisation et d'échelonnement ; d'examiner comment les contours de chacune des localités que les restes de la mine concourent aujourd'hui à spécifier, tiennent précisément aux modes de présence ou de représentation de ces restes.

Mais au nombre de quatre seulement étaient les sites d'enquête presentis<sup>4</sup>. Il en fallait un cinquième. C'est ainsi que fut évoqué le Musée de Villars (petite commune attenante à celle de St-Etienne) que peu d'entre nous connaissaient – et encore était-ce seulement par ouïe dire –, dont pour ma part j'ignorais l'existence. Dans le projet déposé auprès de la Mission du patrimoine ethnologique, nous ne pûmes alors en dire que ceci : «Ce petit musée est très attaché à la personne de son fondateur (Jean-Marie Somet) puisqu'il porte son nom ; il fut rescapé de la catastrophe du puits Chana et cette entreprise muséale est jusqu'à aujourd'hui marquée par cet acte de commémoration». Ces quelques informations très approximatives suffisaient néanmoins pour entrevoir là un type distinct de mise en représentation du passé minier, aux antipodes du Musée de la mine de St-Etienne, de l'ordre du témoignage et mettant en avant le pâtre des mineurs. Parce que mes propres recherches portaient précisément sur le témoignage, le pâtre et plus largement sur l'engagement public des personnes (cf. Peroni, 1997), mais aussi parce que la taille du musée était à la mesure du temps que je comptais consacrer à cette opération de recherche, je déclarais en faire mon affaire : ce serait donc mon terrain, sous réserve, bien entendu, que le dit «musée» n'ait pas usurpé ce titre par quelque auto-proclamation abusive et qu'il ne s'avère pas être juste un bric-à-brac désordonné relevant d'une activité compulsive et égocentrée.

3 Cf. cette recommandation d'A. Bensa (1996) qui, appelant de ses vœux à une «anthropologie critique» laquelle aurait retenu la leçon de la micro-histoire, place la question des variations d'échelle sur le terrain méthodologique : «En bonne méthode, l'analyse devrait pouvoir régler sa focale aux dimensions pertinentes de l'objet et repérer les articulations qui les relient».

4 On trouvera une présentation de ces sites d'enquête ainsi qu'un compte rendu de cette recherche dans Peroni (2001). Nous n'en avons mentionné ici que quelques éléments relatifs au Musée Couriot de manière à rendre plus intelligibles les importantes évocations dont celui-ci fait l'objet au Musée Jean-Marie Somet.

## À la rencontre de Jean-Marie Somet

Les premières informations que je collectais dissipaient cette crainte en attestant de la reconnaissance locale tant du musée que de la stature de Jean-Marie Somet... mais allaient en susciter bien d'autres, quant à la possibilité même de réaliser l'enquête. Ce furent d'abord, dans les colonnes consacrées à la commune de Villars en pages locales du quotidien régional auxquelles je prêtai désormais attention, plusieurs articles placés sous la rubrique «Musée de la mine». En premier lieu, deux articles réitérant, à six mois d'intervalle, la même présentation du musée et de son conservateur : intitulés et sous titrés respectivement «Les trésors de Jean-Marie Somet – Les richesses de l'histoire locale à découvrir» et «Dans les galeries de l'histoire locale – Des richesses à découvrir», illustrés par la même photographie et comportant la même entrée en matière : «Le Musée de la mine et du vieux Villars porte le nom de Jean-Marie Somet, son actuel conservateur. C'est là un hommage mérité pour celui qui reste la véritable mémoire vivante du patrimoine local» et la même exhortation finale : «Mais pour découvrir l'étendue de ces richesses parfois cachées au détour d'un couloir, une visite s'impose». Sous la même rubrique, encore : un article annonçant comme une chose connue et attendue, la parution du dernier numéro du bulletin du Musée de la mine et détaillant son contenu. Et cet autre exhumant la page d'histoire que fut le terrible accident de chemin de fer survenu le 7 avril 1917 en gare de Villars et se plaçant sous l'autorité historique de M. Somet («source : Jean-Marie Somet, conservateur du Musée de la mine et du vieux Villars», est-il indiqué au terme de l'article).

Ce fut ensuite la découverte d'un ouvrage portant sur la catastrophe de la Chana édité en 1981 chez un éditeur local. Intitulé *L'adieu différé* et sous titré *Mineur à la Chana en 41, une gueule noire raconte...*, le récit est présenté comme étant le témoignage de son auteur, Xavier Charpin, dont la quatrième de couverture indique qu'il a 20 ans en 1941 et se poursuit ainsi :

«Il fait connaissance avec la Mine et les Mineurs de la façon la plus directe qui soit : nommé au puits Chana, il est immédiatement, vu sa carrure, placé en première ligne, avec les durs. Il va vivre là de longs mois dans des conditions de travail extrêmement pénibles, partageant la vie de chaque jour de ses nouveaux frères, les Gueules Noires. La délivrance sera pour lui les Chantiers de Jeunesse ; mais alors qu'il y est depuis peu, il apprend qu'une grande catastrophe vient d'endeuiller encore une fois Saint-Etienne : au puits Chana ... Ses camarades de l'équipe de nuit... 69 morts [...].

Xavier Charpin écrira plus tard le récit complet de sa vie au fond pour crier au monde l'injustice et la misère, pour se soulager [...] pour ses camarades qui ne sont plus. Son manuscrit, d'abord publié en plusieurs parties dans un hebdomadaire stéphanois, malgré le fort impact qu'il aura, restera de longues années dans un tiroir. Enfin, pressé par ses amis et plusieurs journalistes qui ont reconnu le talent et furent impressionnés par la qualité et la force du texte, Xavier Charpin accepte cette année que son récit paraisse en livre. C'est donc un Adieu différé à ses camarades morts»

Dédié «aux 69 victimes de la catastrophe du puits Chana le 21 janvier 1942», le récit proprement dit, en date de décembre 1968 s'achève par un chapitre intitulé «Le souvenir», qui en confirme la vocation commémorative et qui tout à la fois l'origine dans l'expérience douloureuse des premiers signes d'un oubli à venir :

«À mon réveil, en ce dimanche matin de janvier 1967, une résolution s'est imposée à mon esprit, dès que j'eus ouvert un œil. Je devais aller à la commémoration du 25eme anniversaire de la catastrophe. Je réalisais qu'un quart de siècle venait de s'écouler et que jamais je n'avais pu me décider à assister à pareille cérémonie, qui pourtant revenait chaque année. Je n'arrivais pas à démêler les sentiments qui m'en avaient empêché. À vouloir trop les analyser, je ressentais comme un malaise. La petite église se remplissait lentement. Placé dans un coin en retrait, je pouvais voir sans être vu. En tête venaient les membres du comité du souvenir, rescapés miraculeux se comptant sur les doigts d'une main. Quelques retraités complétaient l'avant-garde. Voici le maire, plein de compassion attristée. Où était-il donc ce maire inconnu dans la commune il y a quelques années et qui n'a jamais vu de mineur mort [...] Sur le parvis, lentement, le cortège s'organise. Mais où sont-ils donc les compagnons survivants : clairsemés. Les veuves, encore plus rares : en concubinage. Les orphelins : absents. Comment pourraient-ils se souvenir d'un pauvre diable grillé il y a si longtemps au fond d'un trou ; ils étaient si petits. Maintenant ce sont des hommes, des pères de famille. La roue a tourné. Cinquante personnes cheminent derrière le drapeau crêpé de noir. Les badauds qui regardent semblent se demander que peut signifier pareil défilé...».

Or, c'est précisément à l'aune, tant de cette irrémédiable montée de l'oubli, que de l'intermittence du souvenir chez l'auteur lui-même, que Jean-Marie Somet figure doublement en qualité d'incontournable gardien de la mémoire ; et ce, quand bien même l'éditeur précise d'entrée que «Certains noms propres ont été volontairement modifiés afin que le récit conserve son caractère purement documentaire» ! D'une part, dans la postface datée de mars 1980, qui stigmatise, ouvertement cette fois, l'«oubli facile et complice», il apparaît en personnage irréductible : «Le comité du souvenir perpétue encore la tradition ; chaque année, il s'éclaircit. Monsieur Somet, miraculeux rescapé, créateur et conservateur du Musée de la mine de Villars, lutte aussi à sa manière, contre l'oubli des générations». Il était donc tout naturel qu'il soit aussi, d'autre part, le préfacier de l'ouvrage :

«Le puits Chana!... Que de souvenirs ce nom évoque pour moi... Des visages chers, une vie d'intense labeur, des journées de bonheur, d'autres de drames... De ce puits, je connais toute l'histoire depuis la fondation, et j'ai appris par la seule tradition orale une foule de détails sur la vie des mineurs au temps de mon grand-père. Des précisions qui, racontées avec toute la saveur qu'on imagine, valaient tous les témoignages écrits. Toute ma famille a travaillé de père en fils dans ce puits. Sur quarante années de mine, mon père y a passé trente années et moi autant. À nous deux, nous totalisons dans ses entrailles vingt mille longues nuits sans soleil. Au cours de ma carrière j'ai été le témoin de plusieurs accidents mortels, et j'ai personnellement vécu la plus grande catastrophe de l'histoire de la Chana, celle qui est le thème du présent livre, et dont je fus parmi les rares rescapés. Et pourtant, ce

puits m'est cher, comme m'est chère ma vie de mineur. Un métier dangereux entre tous ; les coups de grisou ont fait autant de morts qu'un jour de bataille. À la mine, c'est le métier qui ordonne, il est le chef des chefs. Les bêtes s'écartent de ce qui leur est funeste, l'homme lui, ne s'abstient jamais d'un périlleux travail ! Il est des tailles de 45% de pendage et plus, une oblique sur laquelle on ne progresse qu'en glissant sur le dos. Alors que dans les tailles de moins d'un mètre, il faut ramper sur le ventre. Quand j'ai débuté au puits Chana en 1924, dans tous les chantiers les ouvriers travaillaient complètement nus comme le père Adam à cause de la chaleur. C'est vrai la mine est un monde.

Depuis la fondation du Musée de la Mine et des Mineurs à Villars, j'ai fait de mon mieux pour rendre à ceux du fond l'hommage et le respect qui leur sont dus, et surtout pour faire vraiment connaître leur dur métier. C'est d'ailleurs pour cette raison que j'ai accepté de préfacier le livre de Xavier Charpin, parce que toute publication concernant le sujet mérite d'être encouragée. Xavier a travaillé à la Chana en 1941 comme pelleteur, l'un des travaux les plus pénibles, durant la période la plus triste et la plus déprimante pour le mineur. Son livre est lui, tout entier. Sa plume a gardé son tempérament de jeune révolté. Le tableau vous paraîtra peut-être un peu outré, en effet, vous allez lire un témoignage très personnel, en forme de véritable coup de poing, un récit fait de cette passion de l'authentique, de cette avidité du vrai qui caractérisent son auteur. Il est bon parfois d'être secoué. Cela réveille la conscience et la fraternité, et la conscience fraternelle des Mineurs est immense et belle.

Jean-Marie Somet.

Conservateur du Musée de la Mine de Villars»

Ce fut enfin un mémoire de DEA de Muséologie portant sur les petits musées du département de la Loire, où est bel et bien répertorié le Musée de Villars. Une fiche signalétique lui est consacrée. On peut y lire en particulier qu'il s'agit d'un musée associatif, non contrôlé par la Direction des Musées de France et qu'il est «géré et animé par une «association des amis du Musée» créée en 1982, dont JM Somet est le président, qui a compté jusqu'à 50 mineurs et qui est désormais composée du seul JM Somet, seul membre de l'association encore en vie». C'est donc à lui, né en 1906, qu'incombe la responsabilité du musée. Voici qui, tout en la relativisant, confirme la dimension personnelle du musée et rend JM Somet incontournable pour la recherche. Or, l'étudiante qui l'avait rencontré quelques deux ans plus tôt m'apprend qu'il est presque sourd ! Et d'ailleurs, était-il seulement encore vivant ?

Vivant, il l'était encore. Sourd, il ne l'était pas tout à fait ; mais qu'il avait donc fallu crier fort pour l'établir ! Et l'entretien *in situ* pour lequel je venais d'obtenir son accord au téléphone promettait d'être impossible !

## **Le premier et dernier entretien avec Jean-Marie Somet**

Sur le chemin, je remarque que mon objectif est fléché à Villars même comme : «Musée de la mine», tandis qu'à quelques dizaines de mètres du musée, le panneau marquant l'arrêt de la ligne de car reliant St-Etienne à Villars, porte le nom :

«Musée de Villars» (le nom de «Musée de la mine» aurait prêté à confusion car c'est déjà celui de la station qui, sur une autre ligne du réseau, dessert le Musée de la mine de St-Etienne), alors que c'est «musée Jean-Marie Somet» qui est inscrit sur une grande plaque scellée à même la façade du bâtiment! Un petit musée et pas moins de trois noms!

C'est un samedi, il est 14 heures et cela correspond aux modalités d'ouverture normale du musée : les samedis et dimanches après midi, de 14 heures à 18 heures. JM Somet est déjà à l'intérieur, assis à l'entrée dans l'obscurité ; on peut le voir à travers la porte vitrée du musée. Il ne viendra personne de tout l'après midi ; n'eût été notre rendez-vous, il aurait donc passé l'après-midi assis là dans l'obscurité : relique parmi les reliques. Là, dans son monde. Là, dans son propre mausolée, ai-je pensé. J'ai bien dû croire, cette première fois, qu'il logeait là ; et il l'eût pu, puisque le musée occupe seulement le premier des deux étages de la bâtisse. En réalité, il habite à environ 1km de là, dans une cité HLM et le plus souvent, c'est son gendre qui l'emmène en voiture ; lorsque ce n'est pas le cas, lui qui marche très péniblement doit venir en car. Plus tard, un jour que je l'y aurais conduit en voiture, en me désignant les arbres juste dehors, il me dira : «Tous ces acacias, c'est la mine qui les a plantés pour tenir le terrain ; il n'y a pas longtemps, des gosses y ramassaient encore du charbon. Les immeubles de l'autre côté de la route, il y a des galeries juste en-dessous ; ils n'auraient jamais dû pouvoir les construire». Puis, désignant l'étage de cette ancienne propriété des mines désormais rétrocédée à la Ville qu'est la bâtisse du musée, occupé par le «gardien» placé par la mairie : «C'est même pas des gens de Villars».

Sitôt franchi le seuil, en cette première visite, je me présente ; je dis que c'est pour faire un entretien ; je m'assois en face de lui et je branche le magnétophone. A-t-il entendu ? A-t-il compris ? Fait-il le rapprochement avec le coup de téléphone reçu en début de semaine ? Toujours est-il qu'il enchaîne tout de go, en me présentant une grande enveloppe posée sur la table, qu'il avait littéralement sous le coude : «C'est tout les étudiants qui m'écrivent» ; ceci étant dit par métonymie puisqu'il s'avérera qu'il y a aussi, dedans, des lettres de «professeurs». Nombreux sont les courriers en provenance de l'étranger, ainsi que me le fait remarquer JM Somet tandis que je feuillette : «Les ambassadeurs d'Afrique m'ont demandé des documents pour exposer ; la Belgique aussi (il a obtenu là-bas le premier prix de la «biennale sur les mines», lis-je) alors il y a longtemps qu'on correspond ensemble ; c'est un professeur belge qui a fait connaître mes bulletins jusqu'en Hollande».

Des deux tables jointes à angle droit, juste à droite de l'entrée, celle sur laquelle j'ai grand peine à ménager une place pour le magnétophone, bien plus grande que celle occupée par JM Somet, couverte d'une nappe colorée, fait manifestement office de présentoir. J'examine donc tour à tour, avec tout l'intérêt requis, les divers «documents» qui la recouvrent, mis là à disposition des visiteurs mais aussi à portée de la main de JM Somet – puisque c'est là qu'il se tient assis des heures durant si personne ne vient. Son commentaire accompagne mon inventaire.

Tout hétéroclites qu'ils soient, ils portent tous de quelque manière, soit sur la reconnaissance du Musée, soit sur la production d'un savoir concernant Villars :

- Un rapport, *La consommation de l'espace sur une commune péri-urbaine stéphanoise : Villars* : «C'est un jeune de l'université qui a fait ça, il m'avait demandé sur l'histoire de Villars. Dans le rapport, il y a une photo qui vient d'ici».
- Deux *Bulletins de liaison des sociétés savantes et culturelles*, de 1980 et 1981 : «Avant on se réunissait ; même qu'une année ils sont venus à Villars. Mon équipe est morte, si j'avais des représentants j'y serais encore, parce qu'il y a des réunions».
- Un listing de tous les puits de mine qui ont été foncés dans la Loire : *Puits de mine dans le bassin houiller de la Loire – Archives du Musée* : «Ça, c'est pour les étudiants. En même temps j'ai tous les plans ; je les mets pas, ils sont dessous là-bas, s'ils veulent les consulter... Ça intéresse pas bien le grand public».
- Un vieux livre, *La fanfare des mineurs de Villars* avec tous les noms des anciens musiciens : «Parce qu'à Villars, il y en a eu deux des fanfares à un moment, celle-ci, la blanche et l'autre, la rouge. Le fondateur, Gonthier, c'était un fabricant de rubans ; c'est le fondateur de la Croix-rouge à St-Etienne».
- Le *Guide des Musées de France* (éditions Bordas) dans lequel le musée est mentionné, sans descriptif : «C'est marqué "Musée de la mine" parce que ça date d'avant ; c'est le maire qui a voulu ; depuis, c'est marqué (*ie.* "Musée JM Somet")».
- Une autre enveloppe avec d'autres lettres (de l'Association des amis du Musée du textile châtellais, du professeur belge déjà mentionné, d'étudiants)
- Une photo ancienne, grand format, cartonnée : «Voilà le "couturier de la mine" ; on la voit pas souvent cette photo ; il reliait les grillages avec des ficelles qu'il avait nouées à la ceinture ; je connais le bonhomme là, on l'appelait Paty».
- Un rapport, *Essai de recensement des accidents mortels survenus au 19eme siècle dans les mines de houille de l'arrondissement de St-Etienne*, édité par l'Association généalogique de la Loire en 1983. Une mention manuscrite précise : «Oeuvre de Mr A. Pauze» : «Il habite à côté de chez moi. Avant, j'habitais à La Terrasse et j'allais aux archives tous les jours alors, tous ceux qui cherchent se connaissent».
- Un livre, *L'ingénieur*, de R. Alquier et P. Py, publié à La documentation pratique : «C'est les ingénieurs de Paris qui me l'ont envoyé parce que c'est moi qui ai fait les premiers bulletins sur les ingénieurs français. Les ingénieurs français étaient plus forts que les américains. Le premier combinat en Russie, c'était un ingénieur français. L'histoire des ingénieurs, ça fait voir toutes les techniques».

L'entretien qui s'engage ensuite tant bien que mal, à caractère biographique, permet de reconstituer grossièrement la trame d'une existence tout entière placée sous le signe de la mine. Il permet surtout de préciser le rapport singulier que JM Somet entretient avec elle, qui déborde de part et d'autre ses trente trois années de mine : en amont, dans sa propre lignée généalogique, en aval, dans la recherche archivistique qu'il a engagée. Il permet également de préciser les circonstances de la création du musée. Voici ce que je parvenais à en saisir, avec les approximations que les conditions difficiles de l'entretien n'avaient pas permis de lever.

Monsieur Somet est né en 1906, le 29 octobre, à Villars. Il est originaire d'une vieille famille de mineurs : du côté de sa mère, ils sont mineurs depuis le XVI<sup>e</sup> siècle et du côté de son père, «ça remonte à 1820». Ses grands-pères étaient tous les deux des entrepreneurs de mine : «ils faisaient les fonçages des puits ; on les appelle aujourd'hui les prixfatiers ; ils embauchaient les ouvriers et ils faisaient la paye sur le rebord de la fenêtre ; ils prenaient le travail et la compagnie contrôlait, elle leur donnait tant». L'un des deux avait servi en Nouvelle-Calédonie ; «à cette époque, ils mettaient 40 jours, alors il avait le temps de voir la mer». Un de ses oncles était descendu à la mine à huit ans. Mais lui, ses parents ne voulaient pas qu'il descende : «D'abord mon père ne me parlait jamais de la mine. J'apprenais la mine par les autres...»

MP – Pourquoi il ne vous en parlait pas votre père ?

JMS – *Parce qu'il ne voulait pas que j'aille à la mine, ni ma mère. Ma mère me disait qu'il fallait mieux manger trois soupes par jour que d'aller à la mine. Alors, il y avait des morts à la mine. Comme du côté de ma mère, là, les Chausson par exemple, et ben, les inondations au Bois Monzil, y en a un... Il y en a deux qui se sont fait prendre dans les inondations en 1831 et puis en 1832.*

MP – Comment vous le savez ça ?

JMS – *Et bien parce que j'ai cherché, j'ai fait des recherches. Mon oncle aussi, le frère de mon père, il a été tué au puits Bonnier. Et puis alors son père, mon grand-père, il est mort de la silicose. Tout jeune. Mon père avait 10 ans. Pour ça, non alors, ça ne leur plaisait pas ! Surtout que mon père, il était tout amoché, ses jambes, tout ça... des coups qu'il avait reçus pour travailler dans les éboulements.*

Il apprend donc le métier de tourneur sur métaux chez Leflaive, une grosse usine de St-Etienne, où il prend part, en 1924, à la grande grève de la métallurgie. C'est juste après que JM Somet rentre à la mine. Pas du tout par vocation, plutôt par calcul : il voulait faire son régiment dans l'aviation maritime, parce que son beau-frère y avait servi et c'est lui qui lui avait conseillé, pour pouvoir y être affecté, d'essayer de changer de métier et d'apprendre celui d'ajusteur. «J'ai été à la mine pour changer de profession, parce qu'à la mine on m'a mis à l'atelier comme ajusteur. En même temps je suivais les cours du soir à l'école professionnelle, parce que je voulais aller dans l'aviation maritime (...) On peut dire que je suis rentré à la mine pour aller aux cours du soir. Parce que je quittais de plus bonne heure, tandis que chez Leflaive, je revenais à 9 heures du soir». C'est donc fin 1924, à 18 ans, qu'il rentre à la mine, mais pas au fond, dans les ateliers, comme

ajusteur. En fait d'aviation maritime, il fait son service militaire au Maroc. À son retour, en 1928, il est repris à la mine comme mécanicien.

JMS – *Alors là, après, quand je suis revenu du régiment, du Maroc, en 28, l'ingénieur qui y était, c'était un nommé Bouvet, l'ingénieur principal, alors il m'a dit qu'il fallait descendre au fond, parce que la mécanique allait se développer au fond. Alors, c'est de là ! J'ai monté les premiers convoyeurs, les premières chaînes, tout ça. J'ai travaillé avec les ingénieurs allemands, les ingénieurs belges, les ingénieurs anglais et puis alors, il y avait un ingénieur, là comment qu'il s'appelait, russe, il s'appelait Bruma. Il est mort à Terrenoire, là. C'est comme avec le monteuse allemand, lui il parlait ni un mot de français, et moi que je parlais ni un mot d'allemand, mais on se comprenait.*

MP – Donc, là, vous êtes descendu presque dans tous les puits ?

JMS – *J'ai fait à peu près tous les puits des mines de la Loire, et puis alors Verpillieux aussi là-bas ! Je suis même allé, c'était... on avait été faire un stage au puits... aussi, à Roche la Molière. Et puis je descendais à toutes les heures ! On venait me chercher quand il y avait une panne, n'importe. Des fois, je descendais tout seul et je voyais personne dans la mine. Quand on venait me chercher les dimanches soir, il y avait juste un gouverneur et deux hommes.*

MP – Dites, il y en a des mineurs qui sont descendus dans beaucoup de puits comme vous ?

JMS – *Oh ben ceux qui faisaient comme moi, les frères Saval mais ils sont morts tous les deux.*

MP – Il y avait que vous trois ?

JMS – *Oh ben, il y avait d'autres équipes après, quand c'était mécanisé sur la grande échelle. Mais au début, on n'était pas bien nombreux... Je suis le dernier survivant qui est descendu aux puits Culatte, Basseville, Montmartre 1 et 2, au puits Verpillieux et au puits Charles à Roche... J'allais faire des montages de machines dans tous les puits. Les premiers convoyeurs, c'était un ingénieur allemand, en 1930. On a tout modifié et il prenait des notes ! L'ingénieur de chez Eickoff voulait m'embaucher pour monter dans le Nord... Le deuxième convoyeur qu'on ait installé, il y a un ingénieur qui s'est fait prendre le bras... J'ai tout fait. J'ai même le certificat de boute-feux ; il n'y a qu'au pic que je n'ai pas été. C'est l'ingénieur Bouvet, le premier que j'ai eu, qui avait remplacé Julien, qui m'a mis avec les vieux mineurs pour que je connaisse la mine parce qu'il allait bien falloir que je descende seul quand il arriverait quelque chose, à toute heure du jour et de la nuit. C'est lui qui avait dit : demain, la mine sera aux techniciens. Lors de la catastrophe de la Chana, en 1942 on était en train de changer un moteur, j'étais en train de le fixer. Heureusement j'étais caché ; l'autre, Ali, un marocain, ça lui a fendu le crâne. Moi j'étais entre le bois et le convoyeur, ça m'a sauvé, mais tout ce qui dépassait a été brûlé. J'ai encore la brûlure sur l'aisselle. C'était la guerre et il y avait au fond des gens qui étaient venus des mines de fer où là, on peut fumer au fond. Alors normalement, ils travaillaient au rocher, ça ne risquait rien, mais ce jour là, le moteur qu'on a été changer, c'est eux qui l'avaient apporté et pour manger la portion après, ils avaient arrêté les ventilateurs. En général, toutes les grandes catastrophes, c'est quand des gens viennent d'ailleurs... Comme avant, avec les passementiers quand il y avait du chômage et qu'ils descendaient. Depuis 42, dans mon crâne, ça tape par moments. Ma femme [ie. décédée trois ans plus tôt], elle entendait.*

C'est en 1958, au moment de son départ à la retraite, après les 33 ans de mine réguliers, que JM Somet engage ses recherches : une seconde carrière consacrée à la mine, plus longue encore que la première !

MP – Quand avez vous commencé à faire vos recherches ?

JMS – *Je me suis arrêté au mois d'avril. Au mois de septembre, on avait commencé le « Comité du Souvenir ». Parce qu'il y en avait qui étaient déjà à la retraite. Ils étaient plus âgés que moi et avaient eu leur frère tué à la mine, tout ça. Donc, on avait dit : on va faire quelque chose.*

MP – Tous les gens qui en faisaient partie avaient travaillé à la Chana ?

JMS – *Oui, c'était tout des gens qui avaient travaillé à la Chana, des rescapés, et aussi toutes les veuves des mineurs qui avaient été tués.*

MP – Mais pourquoi vous avez eu l'idée de vous regrouper ?

JMS – *Parce que chaque année on faisait l'anniversaire et dans les premières années, tout le monde venait défilé avec nous. Le maire, le curé, les institutrices, tout ça ; même le député, il y avait ! Il faut bien voir qu'à l'époque, ça n'était pas comme maintenant, où il n'y a plus presque de mineurs à Villars. Même le maire il avait été mineur ; c'était un ancien délégué mineur. C'est quand ils ont laissé tomber qu'on a repris, nous.*

MP – « Quand ils ont laissé tomber », c'est-à-dire ?

JMS – *Sitôt que l'ancien maire a été battu, ça c'était plus fait. Et là, c'est nous qu'on a repris, parce que les tombes aussi, la mine les avait payées que pour vingt ans. Alors, ils auraient foutu les tombes en l'air.*

MP – Donc, à l'origine, vous avez créé ça pour qu'on continue à entretenir la mémoire de ceux qui étaient morts ?

JMS – *Oui.*

MP – Parce que vous aviez peur ? Vous aviez peur que ça ne se fasse plus ?

JMS – *Bien sûr. On voulait continuer. Surtout qu'on était tous intéressés, parce que tous avaient un frère qui avait été tué à la mine, n'importe quoi.*

MP – Et aujourd'hui, il est toujours célébré cet anniversaire ?

JMS – *Non, pas depuis qu'ils sont morts. Comme je suis resté tout seul du Comité, en général on est guère plus de deux ou trois au cimetière. Sinon, mais ça fait déjà trois ou quatre ans, on avait fait monter un monument là haut [ie. « là-haut », c'est à dire sur le site même de l'ancien puits Chana que bien peu sauraient encore localiser ; qui se trouve être aujourd'hui, ainsi que JM Somet devait me l'indiquer plus tard, à l'intérieur du périmètre du golf municipal de St-Etienne : là où est posé, insolite, ce bloc de marbre noir sur l'herbe près d'un green]*

MP – C'est vous qui l'avez fait faire ?

JMS – *Moi, nous, tout le Comité ; parce que à l'époque, on était cinq encore, mais ils sont morts depuis.*

MP – Et quand vous allez mourir, vous... ?

JMS – *Et ben ! Les veuves et les orphelins ils s'en occuperont.*

MP – Oui, mais de ça (désignant le musée) ?

JMS – *Ça, la commune, elle mettra quelqu'un. Parce qu'il y a non seulement l'histoire de la mine, il y a l'histoire de la passementerie aussi.*

MP – Oui, mais ce quelqu'un, il connaîtra pas l'histoire comme vous.

JMS – *Oh, mais il l'apprendra. C'est tout marqué en-dessous des photos.*

MP – Et, c'est vous qui avez marqué, c'est vous qui avez écrit ?

JMS – *Oui.*

MP – Vous !

JMS – *Oui.*

MP – C'est votre écriture, ça.

JMS – *C'est mon écriture.*

Voici que ces approximations dont il avait bien fallu se satisfaire donnent à voir une saisissante éclipse de la réponse attendue à la question des origines de l'activité historique de JM Somet et de la genèse du musée, occultée par la question récurrente de la perpétuation du souvenir de la catastrophe. Le chiasme ainsi produit – la perpétuation du souvenir figurant en lieu et place des origines de l'activité historique, soit deux phénomènes relevant a priori de logiques distinctes – semble alors ne devoir qu'à une mauvaise compréhension de la question initiale, puis plus loin, à une analogie m'étant imputable, entre la question de la transmission

du souvenir et celle de la transmission de l'œuvre muséale. En fait, ce qui semble n'avoir été rapproché que fortuitement est tout un : le musée procède bel et bien du Comité du souvenir et l'œuvre qu'il matérialise est bien marquée par le même impératif de transmission.

MP – Vous avez également fait partie des « Amis du Vieux Villars ».

JMS – *Ouais, c'est nous qu'on a monté le « Comité du Souvenir » ; et les « Amis du Vieux Villars », ils viennent du « Comité du Souvenir ».*

MP – Mais le « Comité du Souvenir », c'était par rapport à la catastrophe de la Chana !

JMS – *Ouais. Mais après, on a pris des passementiers, on a pris... On a pris de tout, après. C'est pour ça qu'on a monté les « Amis du Vieux Villars ».*

MP – Ouais, et vous avez été président. Plus maintenant ?

JMS – *J'ai passé la main. Je suis trop vieux maintenant, je peux pas tout faire.*

MP – Et ben, vous êtes pas trop vieux pour être ici !

JMS – *Hein ?*

MP – Vous êtes pas trop vieux pour être ici !

JMS – *Ah ben, là je peux rester jusqu'à la fin de ma retraite.*

MP – « Jusqu'à la fin de votre retraite », comment ça ?

JMS – *Eh ben je dois finir pour les autres. C'était bien posé, dans les conditions, qu'on devait pas laisser tomber ça.*

MP – Quelles conditions ?

JMS – *Et ben, avant qu'ils soient morts ceux du bureau, on avait établi les conditions.*

MP – Quelles conditions ?

JMS – *Et ben, le dernier qui devait rester, il devait aller jusqu'à la retraite.*

MP – « La retraite » ?

JMS – *Celle-ci qu'on vous met dans la caisse.*

MP – Donc maintenant, vous êtes tenu par ça, vous !

JMS – *Ouais, parce que dans les mineurs de Villars, on n'en trouve pas. Ni même dans les autres métiers ; les passementiers, aussi, j'ai essayé. Y en a un, le père en faisait partie, mais le fils veut pas et il est en retraite pourtant. Ça les intéresse pas.*

MP – Et les « Amis du Vieux Villars », vous les connaissez bien ?

JMS – *Ah ben, j'en fais partie, mais c'est pas... Aujourd'hui, les « Amis du Vieux Villars », il n'y a plus personne ! C'est pas des gens à s'occuper de ça, ni à visiter un musée. C'est des gens à faire des bouffes ; c'est comme ça, on peut pas les changer. Avant c'était tous des mineurs et des passementiers.*

MP – Et maintenant, c'est qui ?

JMS – *Ah ben, y a des métallos, y a de tout maintenant.*

MP – Et, ils la connaissent l'histoire ?

JMS – *Hein ?*

MP – Ils la connaissent l'histoire ?

JMS – *Il y a des bulletins que je fais spécialement pour eux, mais je sais pas s'ils les lisent (rire).*

MP – C'est vous qui la connaissez l'histoire ?

JMS – *Eh ben, bien sûr !*

MP – *C'est pas eux !*

JMS – *Oh ben, non, ils ne la connaissent pas. Ils ont pas fait des recherches.*

Si JM Somet, rescapé de la catastrophe de la Chana, est aujourd'hui le dernier survivant du Comité du Souvenir, il est aussi un chercheur pionnier ; en sorte que le musée qui porte son nom est en prise directe tant sur le souvenir que sur les archives. Plus exactement, le musée constitue la prise de forme tardive et à bien des égards l'aboutissement – ne fut-ce qu'au plan de l'intégration de ces deux dimensions – de ce qui avait été engagé en parallèle au même moment de la retraite, dans l'ordre du culte du souvenir comme dans l'ordre du travail d'archive. JM Somet, *lui*, a fait des recherches ; mais ceci qui le distingue ne l'a précisément jamais isolé – hormis dans la situation qui est aujourd'hui la sienne ! Au sens d'abord où c'est toujours dans un cadre collectif que s'est inscrite cette passion singulière qui l'a conduit à fréquenter quotidiennement pendant près de quarante ans les archives départementales : d'abord, les Amis du Vieux Villars, issus du Comité du Souvenir, dont les membres sont d'ailleurs aujourd'hui encore destinataires privilégiés des bulletins du musée ; ensuite, à partir de 1982 – soit l'époque de la création du musée – les Amis du Musée ; l'un et l'autre collectif ayant successivement, sous l'impulsion de leur président, compté au nombre des sociétés savantes du département, mises en réseau sous l'égide de Mlle Vialard, alors archiviste en chef. Au sens, ensuite où l'activité de recherche n'a jamais été close sur elle-même. C'est en effet la même ouverture sur la cité qui est visée ici comme elle l'est dans l'ordre de la commémoration : au cortège répond l'exposition.

*JMS – Les premières expositions, en 1960 par-là, on avait rien, on avait juste un coin pour mettre nos photos et notre matériel. La toute première, c'était au centre pédagogique à St-Etienne, sur les « industries d'aujourd'hui et celles d'hier », il y avait tous les professeurs. Après, j'ai été à St Roch, il y avait une maison de jeunes, et après au Babet et au Soleil [ie. différents quartiers de St-Etienne]. Après, à La Talaudière avec une institutrice ; on avait exposé à la mairie avec une autre femme »*

Force est en effet de constater la précocité, bien avant qu'un musée n'existe, de cette impérieuse nécessité que la recherche débouche sur une ouverture au public sous quelque forme rudimentaire que ce fut. JM Somet ajoute d'ailleurs, comme on rappelle un fait bien établi, qu'il avait été le co-auteur, avec M. Rivière (1978), de *La grande épopée de la mine*, édité chez Horvath, petit éditeur local, avec 210 photos, à l'époque où « personne n'avait encore rien écrit sur la mine ». C'est donc aux fins de stabiliser et pérenniser ce qui jusqu'alors n'avait existé publiquement que sous forme d'exposition itinérante qu'a pris corps le projet d'un musée. Et quelle n'a pas été ma stupeur d'apprendre que le musée projeté par JM Somet au milieu des années soixante dix eût dû être établi sur le site du puits Couriot alors laissé à l'abandon après sa fermeture en 1973 ; et plus encore, que c'est confronté à l'état d'abandon de ce dernier vestige – et à la menace de sa destruction même – que JM Somet avait formé le projet d'un musée et démarché sans succès la

municipalité stéphanoise. Sans doute avais-je manifesté alors mon scepticisme face à pareille omniprésence d'un JM Somet se constituant lui-même en véritable archi-acteur de la patrimonialisation minière, ajoutant encore à la liste déjà longue de ses qualités incontestables celle, autrement sujette à caution, de sauveteur du puits Couriot et de véritable précurseur de sa conversion muséographique, car je devais retrouver quelques jours plus tard dans ma boîte aux lettres (je lui avais communiqué mon adresse en le quittant à la fin de notre entretien) la photocopie d'une page entière du quotidien *La Tribune – Le Progrès* en date d'avril 1977 intitulée : « Sauver le puits Couriot – Un comité de sauvetage veut en faire un musée de la mine » et dans lequel une fois encore le nom de JM Somet, seul, est mentionné !

### De la visite du musée à ce livre

À l'entretien, qui avait donc pu avoir lieu malgré la quasi-surdité de JM Somet, fait suite la visite « guidée », nonobstant cette fois sa forte claudication. Les guillemets signifient qu'en fait de guide, JM Somet assiste bien plutôt à la visite, regarde le visiteur regarder ; ses quelques commentaires qui ponctuent le cheminement indiquant plus qu'ils ne relient : « ça, c'est... » [silence] « ça, c'est... »... Indications intermittentes et oh combien sélectives mais dont échappe précisément la raison d'être : pourquoi attirer l'attention précisément sur ceci ? Car il y a ici tant de choses exposées ! Voilà qui est saisissant : cette saturation de l'espace, en particulier des murs, littéralement couverts, en manière d'*ex-voto*, de documents photographiques systématiquement accompagnés d'un cartel<sup>5</sup> autographe. Dans ce foisonnement, la visite ne permet donc pas véritablement de dégager un plan de l'exposition ; tout au plus, de percevoir des foyers d'unité thématique que relient nombre de redites : dans la première salle, la multiplicité des puits du bassin ; dans la deuxième, les grandes catastrophes, puis le mouvement social, puis les grands militants ; dans le couloir, les femmes à la mine, les chevaux, puis les grands ingénieurs ; dans la troisième salle, les grandes familles de Villars, les grandes heures de l'histoire de Villars et la passementerie. *Cheminer dans le musée : pénétrer dans le monde de la mine* (« monde » dont le caractère fini s'atteste justement dans les nombreuses redites qui ponctuent l'exposition).

Les guillemets signifient encore qu'il y a le plus souvent redondance entre le commentaire maintenant sorti de la bouche de JM Somet et ce qui fut noté de sa main ; comme si rien ne pouvait être ajouté à ce qui avait déjà été consigné et partant, comme si tout ce qui était noté là correspondait à ce que JM Somet pourrait

5 Dans le vocabulaire technique de la muséographie, un cartel désigne la petite inscription apposée près de l'objet ou de l'œuvre exposée, comportant un titre, le nom de l'auteur, le cas échéant, une date et éventuellement des précisions techniques. Dans l'acception plus large que nous lui donnons, ce terme désignera toute inscription placée en vis-à-vis d'une matière exposée et se rapportant à elle quand bien même ne se vérifie pas, au musée JM Somet, la discrétion et la concision caractéristiques des cartels d'exposition.

en dire ; comme si cette systématique de l'inscription, cette couverture exhaustive de la matière iconographique exposée n'était autre, de la part de JM Somet, que sa réplique anticipée à sa propre disparition. Et comme déjà pendant l'entretien, lors des échanges ponctuant la visite guidée, il est des questions qui restent sans réponse, il est des réponses qui ne correspondent pas aux questions posées – Surdité? Réserve? – tandis que se succèdent au contraire les redites, de sorte que cette matière biographique n'en devient très vite que plus familière. Redondance alors non seulement entre l'écrit et l'oral, entre ce qu'a tracé la main et ce que dit la bouche, mais redondance aussi entre la matière de l'exposition maintenant parcourue et la matière biographique tout à l'heure tissée et comme redistribuée là dans l'espace. *Cheminer dans le musée: pénétrer dans le monde de JM Somet.*

«Visite guidée»: c'est beaucoup dire, peut-on penser, puisque JM Somet est loin d'assurer ce qui serait attendu d'un guide. C'est peu dire, pensais-je au contraire, d'une visite qui ne doit qu'à l'hospitalité de celui sans qui il n'y aurait tout simplement rien à visiter! On pourra au demeurant mesurer tout l'impact que cette visite oh combien singulière eut sur le visiteur que j'ai été, au parti pris qui en est résulté pour l'enquête, de m'en tenir à ce matériau, à ce corpus ainsi mis à disposition du public, et d'interroger les modalités mêmes de cette mise à disposition. C'est en effet au sortir de cette première entrevue avec JM Somet que s'est imposée la nécessité d'adopter un dispositif d'enquête à la mesure de l'exposition et qui consisterait exclusivement à en assurer la couverture exhaustive; dispositif inconcevable quelques heures encore auparavant, quand il s'agissait d'envisager la réalisation d'une série d'entretiens. Il s'agirait donc, muni d'un magnétophone et accompagné de JM Somet, ainsi que cela venait d'avoir été expérimenté, de procéder à une lecture à voix haute du texte des différents cartels en retournant le cas échéant à leur auteur des questions relatives au pourquoi ou au comment de telle inscription. À la manière dont Pierre Dumayet, dans ses fameux entretiens télévisés de *Lecture pour tous* amenait l'écrivain à répondre de son texte, c'est sur son activité à lui de muséographe qu'il y aurait lieu d'interroger JM Somet, au lieu que sur le monde de la mine et l'activité des mineurs, soit ce sur quoi tout avait précisément déjà été écrit.

Par l'entremise de ses inscriptions aurait donc lieu une conversation suivie avec un vieux monsieur qui est le dernier lien avec le monde de la mine et qui est presque sourd. En réalité, il n'est pas complètement sourd; il ne l'est que si on lui parle sans faire d'effort. C'est à cet effort d'un parler-crié que j'ai au contraire consenti sitôt qu'il s'est avéré qu'il pourrait, à cette condition, entendre et que je pourrais à mon tour l'écouter. Les cassettes audio qui se sont accumulées (sans aucune mesure avec ce qui aurait raisonnablement été requis dans le cadre d'investigation collectif qui était alors le mien) sont le témoignage inouï – qui devait faire s'arracher les cheveux de ceux qui eurent à en prendre en charge la transcription – de ces samedis après midi entiers de parole échangée, sans qu'aucun autre visiteur ne soit venu, excepté une fois. Avec ma voix, surpuissante,

articulant le moindre mot, faisant sonner jusqu'à mes rires et mes interjections et sa voix à lui fluette, presque inaudible.

En procédant ainsi, je me retrouve bientôt à repasser systématiquement après JM Somet, relisant à voix haute tout ce qu'il a écrit (pour ne pas avoir à le dire, lui qui n'entend presque pas) : me voilà, moi, à dire ce qu'il pourrait dire (et qu'il dit effectivement, au demeurant, quand je l'interroge sur tel ou tel document exposé). Saisissante activation de ce qui se révèle être un véritable dispositif de transmission. Du reste, JM Somet ne s'y trompe pas, qui me gratifie à plusieurs reprises d'un «je vous embauche!» loin de ne prêter qu'à rire.

En procédant ainsi, j'assiste à quelques rares visites et peux ainsi mesurer combien les visiteurs font peu de cas de JM Somet, quand ce musée n'a de sens que d'être le sien. En fait de visiteurs, deux couples, dans la même après-midi. J'ai reconnu dans l'homme du premier couple un universitaire stéphanois passionné de mine, co-fondateur d'un «réseau européen des Universités en Pays de tradition minière»; il découvrait manifestement ce musée et comme je lui conseillais de s'entretenir avec JM Somet, il me répondit qu'il ne pouvait pas parler aussi fort qu'il m'avait entendu le faire à leur entrée. La femme du second couple interrogea bien, en fin de visite, JM Somet: «et vous, vous avez été mineur?»; question restée sans réponse, faute d'avoir été entendue. Mais la surdité elle-même n'était-elle pas une réponse; cette surdité qui lui vient du fond et qui est sienne depuis 1942? C'est moi qui suis alors venu dire qui était JM Somet: rescapé de catastrophe, fondateur du musée et non pas, comme cela semblait tellement manifeste, quelque grabataire occupant ici un emploi réservé. «Et vous aussi, vous travaillez ici?», répondit-elle, intéressée par toutes ces connaissances dont je disposais. L'espace d'un instant, venait de se réaliser ce vœu qu'avait maintes fois formulé en riant JMS: «je vous embauche!»

Devenu pour un temps ce continuateur, je n'en finissais pas moins par être exclu en bonne et due forme du musée avant que d'avoir tout à fait pu terminer mon recueil<sup>6</sup>! D'abord abasourdi par un tel revirement, j'en venais à normaliser la «cérémonie de dégradation» dont j'avais été la victime. Deux contre-temps semblaient après-coup avoir pu motiver ce qui m'était apparu comme un accès paranoïaque, l'un comme l'autre s'originant dans une visite – la seule – effectuée au domicile de JM Somet, sur son invitation, bien sûr, à venir y consulter les documents entreposés. Le premier concerne la restitution d'une cassette vidéo lui étant consacrée<sup>7</sup>, qui était rangée dans un placard et qu'il m'avait lui-même proposé d'emmener pour la visionner: «J'allais appeler les gendarmes», m'avait lancé JM Somet dans un rire équivoque lorsque je l'ai ramenée, non pas le samedi,

---

6 En sorte que ne figurent pas, dans le corpus rassemblé, nombre d'éléments relatifs à l'histoire de Villars hors la mine qui se trouvent dans la dernière salle du musée.

7 Les Amis du vieux Saint-Etienne et les films Hibou présentent: «Jean-Marie Somet, un mineur rescapé de la catastrophe de la Chana, 21 janvier 1942».

comme annoncé mais le dimanche en fin d'après-midi. Le second concerne un cahier ou sont collées de ces lettres de toutes sortes reçues par JM Somet et qu'il m'avait alors permis de consulter, de lire à voix haute et d'enregistrer: quelques jours après ce premier incident, je lui demandais s'il ne pourrait pas pour ma prochaine visite au musée amener le cahier en question parce que l'enregistrement effectué à son domicile n'était pas suffisamment audible. C'est précisément cette visite qui serait la dernière. Il savait qui j'étais maintenant! J'avais été envoyé par «les autres là-haut» [*zé*. le Musée Couriot] et je n'avais plus qu'à sortir pour ne plus jamais revenir!

J'aurais pu témoigner de ma bonne foi, exhiber mes titres et qualités, le conduire jusque dans mon bureau à l'université... bref apporter la preuve que j'étais bien celui que j'avais dit être; mais sur le moment, la violence de cette rupture m'est apparue comme un acte définitif, d'autant plus que faisant suite à une «affiliation» tout aussi unilatérale. Ce coup de théâtre n'était pas à prendre comme un malentendu qu'il eut été facile de dissiper, mais bien comme un événement symptomatique du rapport singulier de JM Somet à son œuvre, c'est-à-dire de cela même que je me proposais d'interroger. Et aussi comme ce qui avait permis – via la profanation dont j'avais été l'auteur! – de confirmer *in fine* le musée en sa qualité de véritable sanctuaire. J'en venais en outre à considérer que ce coup d'arrêt porté par JM Somet à mon entreprise de recouvrement-redoublement de son travail à lui se devait d'avoir eu lieu faute de quoi je fusse bel et bien devenu son continuateur. À considérer aussi que je ne pourrais revenir en ce lieu, après pareille dégradation, qu'avec un livre à lui laisser en offrande... en souhaitant qu'il vive encore assez pour la recevoir.

C'est ce livre que voici.

## **PARTIE 1**

**QUELLE VISITE ? QUEL MUSÉE ?**

Le visiteur aura beau chercher, il ne trouvera pas d'espace spécifiquement dévolu à la présentation du musée, à l'explicitation de sa vocation ou encore au récit de son origine et a fortiori rien non plus qui spécifierait le rôle joué en la matière par Jean-Marie Somet. Si quelques rares cartels sont bien consacrés à formuler les intentions de JM Somet et la vocation du musée ou plutôt, bien plus nettement encore, à affirmer les partis pris « muséographiques » à l'œuvre et ce que le musée est présumé faire au visiteur (son « opérativité »<sup>8</sup>), ceux-ci sont mêlés à la multitude des autres. Ils sont littéralement fondus dans l'exposition plutôt que d'y figurer en position *méta*, la constituant alors en objet de communication ; ils n'en sont cependant pas moins identifiables en ce qu'ils dérogent au couplage par ailleurs systématique entre une matière exposée et son cartel. On peut alors les voir comme des cartels auxquels il manque quelque chose, soit leur corrélat référentiel, des cartels que l'on peut dire en ce sens « orphelins » ; mais on peut les voir tout aussi bien comme des cartels auto-référentiels, où s'expose la raison d'être du musée et par où celle-ci est constituée en une matière auto-suffisante : manière on ne peut plus explicite d'établir une continuité entre la matière exposée et le geste de son exposition, d'inscrire le geste de son exposition à même la matière exposée ! Ce sont ces quelques cartels remarquables que nous considérerons en premier lieu, ainsi que ces autres qui sont autant d'adresses aux visiteurs ou du moins, qui comportent une interpellation explicite.

En mobilisant ainsi les ressources disséminées dans l'espace de la visite, voyons comment définir et ce lieu singulier, et le visiteur qu'il constitue, ainsi que la relation qu'il vise à établir avec lui. Ce faisant, nous aurons toutefois à tenir compte de ce que ces éléments de cadrage n'y sont précisément pas thématiques comme tels en bonne et due forme, en sorte que les quelques visiteurs effectifs dont j'ai pu suivre la visite sont passés à côté non seulement du sens déposé mais de l'expérience proposée.

Telle que nous allons la reconstruire en détail ci-après, la présentation du lieu est attachée à la mise en place d'un système complexe d'oppositions : les vivants/les morts, mais aussi les anciens/les jeunes ; le mineur/le prolétaire, mais aussi le mineur/l'ingénieur ; Villars/ailleurs, mais aussi le musée de Villars/le musée Couriot ; histoire/mémoire, mais aussi souvenir/archive... Or, ces éléments disparates peuvent précisément être rassemblés ici par la grâce de deux instances de totalisation. La première est bien sûr *le monde de la mine* que constituent précisément ces occurrences mêmes (la mine de Villars, du bassin stéphanois et des autres bassins ; la mine qui a façonné les paysages en ces lieux, qui a imprimé le progrès social ; la mine avec ses anciens mineurs, ses victimes, leurs descendants ; la mine accessible par les archives, par les souvenirs...), donné ici à voir objectivé dans une culture. La seconde n'est autre que *la personne de JM Somet*, dans la diversité même de ses qualités (historien, archiviste, muséographe, rescapé, survivant, disparu en puissance...) objectivée-subjectivée dans une mémoire.

8 À ce stade de notre analyse, les guillemets marquent cette sorte d'incongruité qu'il y aurait à mobiliser ici des expressions relevant de la sémantique muséologique. Ce faisant, ils n'expriment pas notre position et n'ont rien d'ironique ; ils permettent simplement de prendre la mesure du déplacement que nous allons opérer en montrant combien il y a lieu, au contraire, d'appliquer ici ces expressions.

# Chapitre 1

## Le sens de la visite

• En face de l'entrée, au sol, posé contre une maquette monumentale du puits Couriot, un petit panneau indique : *SENS DE LA VISITE A VOTRE GAUCHE*. Sous la phrase, une flèche qui en redouble le sens et encore dessous, ces mots : *pour comprendre l'histoire, lisez les textes. L'historien ne doit pas imposer mais exposer*<sup>9</sup>

Voici posée d'entrée une correspondance entre ce qui est attendu du visiteur et ce qui a présidé à la conception : l'injonction à la lecture faite au visiteur est la contrepartie de l'impératif d'exposition respecté par l'«historien». Car JM Somet se définit là d'emblée comme historien et son musée est défini par là même, sans le moindre paradoxe, comme l'œuvre par excellence d'un historien, pour autant que ce dernier aurait pour vocation d'exposer. Exposer quoi ? De ce point de vue, moins des documents, des images, des objets, qu'un savoir ; lequel, distribué dans les innombrables cartels, est à proprement parler ici, effectivement exposé au même titre que le sont les documents. Et plus qu'un savoir, un monde. Ex-poser, c'est alors sortir de soi, de sa personne, un monde ; exposer, c'est produire les pièces d'une histoire qu'il appartient au visiteur de construire en lisant les textes, en «visitant le musée à la loupe», comme cela est écrit ailleurs... sans lui imposer d'autre sens que celui, à peine marqué, de la visite. Exposer, c'est donc faire du visiteur l'acteur de sa visite. D'ailleurs, celui-ci ne trouvera pas d'autre flèche pour matérialiser, ailleurs dans le musée, ce qui serait un chemin à suivre.

Cependant, l'objectif assigné à la visite, «comprendre l'histoire», ne tient pas simplement à ces conditions pragmatiques, l'une relative à l'activité attendue du visiteur, l'autre relative à l'activité historique singulière qui l'occasionne ; il tient aussi à une condition d'origine, posée à son tour juste au-dessous des mots précédents :

• *Il faut être mineur pour comprendre la mine comme il faut être marin pour comprendre la mer, non celle qu'on voit du rivage, mais celle d'où on ne voit plus le rivage. La mine qui vous paraît si étroite, c'est l'infini comme l'océan.*

Cette condition concerne le visiteur, bien sûr, puisqu'elle conditionne la compréhension qu'il a vocation à viser et dont il nous appartiendra de préciser l'acception ; mais elle concerne en premier lieu le dit «historien», celui sans la

---

<sup>9</sup> Nous avons procédé à une retranscription littérale du texte des cartels, sans apporter de corrections aux éventuelles fautes d'orthographe ou erreurs de grammaire.

compréhension première duquel rien ne serait possible. Et c'est bien en effet de l'origine de JM Somet qu'il est question ici, non seulement en ce que la maxime générale s'applique à lui, issu qu'il est de deux lignées de mineurs, mais plus encore en ce que c'est précisément à l'un de ses ascendants que l'on doit l'image qui donne chair à la maxime générale. «Pour mon grand-père, la mine était comme la mer», commente-t-il, tandis qu'il avait déjà indiqué lors de l'entretien : «Mon grand-père il a servi en Nouvelle-Calédonie, à cette époque, ils mettaient 40 jours ; alors, il avait le temps de voir la mer».

## 1. LE SANCTUAIRE DES MINEURS

Tel qu'indiqué par la seule et unique flèche, le «sens de la visite» se ramène tout entier à une entrée en matière : il faut commencer par le mur qui se trouve à gauche en entrant. Le visiteur, en effet, y est en quelque sorte attendu par un cartel situé au coin supérieur, qui ne se distingue pas formellement des autres mais qui n'est, lui non plus, le commentaire d'aucune illustration et qui n'est autre qu'une adresse solennelle aux «visiteurs», sans autre équivalent dans le musée et dont la conceptualité détonne :

*• Visiteurs, ce musée est le sanctuaire des mineurs, la culture minière exprimée à travers ce musée concerne la relation du mineur à son métier et à la société dans laquelle il vit. Elle fonctionne sur deux plans : d'abord matérialiser la culture populaire du passé ; ensuite promouvoir le développement culturel de la population issue de ce passé. Il y a un danger, à une époque où tout est institutionnalisé et hiérarchisé, en fait et en droit, il faut évidemment se garder de tout impérialisme politico-culturel et commencer par laisser la culture minière aux gens de la mine qui la connaissent bien.*

Même si brouillée par une syntaxe approximative, voici bien une définition explicite du musée, dans sa fonction, et plus encore, quant à sa raison d'être. Celui-ci a donc vocation à exprimer la «culture minière», et doublement. D'une part, en tant qu'elle est matérialisée par les restes de «la culture populaire du passé» ; d'autre part, en tant qu'elle est incarnée dans la «population issue de ce passé», pour autant du moins que son «développement culturel» lui permette de se reconnaître comme telle. On retrouve ici un argument déjà familier : il faut «laisser la culture minière aux gens de la mine qui la connaissent bien» ; mais que faut-il entendre par «gens de la mine» ? Cela est d'autant plus ambigu qu'il vient d'être question du «développement culturel de la population issue de ce passé». L'expression désigne-t-elle les muséographes légitimes et définit-elle en l'espèce le seul musée authentique comme un musée *de* mineurs, disqualifiant implicitement par là même le musée Couriot ; ce que semble confirmer la mise en cause de cet «impérialisme politico-culturel» dont celui-ci serait implicitement l'émanation ? Ou bien désigne-t-elle les visiteurs, définissant alors le musée comme un musée *pour* les mineurs ; ce que semble confirmer l'adresse aux «visiteurs» ? Mais qui sont au juste ces visiteurs auxquels on s'adresse ?

Il faut considérer ici la contradiction apparemment posée entre « musée » et « sanctuaire ». Sanctuaire: « lieu le plus saint d'un temple, interdit aux profanes »; « édifice consacré aux cérémonies d'une religion »; « (fig) lieu protégé, fermé, secret, sacré » (Robert). Littéralement donc, la contradiction oppose profane et sacré; et par extension, ouvert et fermé. Quels visiteurs possibles alors pour un lieu qui n'en accepte pas? Ou encore: comment un sanctuaire des mineurs peut-il être ouvert au public? Première réponse possible: les visiteurs en question ne sont autres que les mineurs, puisque ce sanctuaire est le leur. Sauf qu'il n'y en a plus en activité et que de moins en moins de ceux qui l'ont été sont encore en vie. En outre, si cela était, ceux-ci ne pourraient précisément y être des « visiteurs ». Seconde réponse: les visiteurs correspondent à « la population issue de ce passé », laquelle reste cependant à spécifier: s'agit-il simplement des fils de mineurs?

Et pourquoi ce sanctuaire ici? Au cœur de ce qui serait sinon un temple du moins un haut lieu: Villars? S'agissant d'un « petit musée » local, du « musée de Villars », les visiteurs attendus sont-ils alors villardaires? Quelle est donc la sacralité qui fait ici sanctuaire? Quel est le culte qui est célébré et dont JM Somet serait l'officiant? Notons simplement pour l'heure que là où on attendrait « culte », c'est de « culture » qu'il est question; mais aussi que c'est ici la seule occurrence de ce terme, qui semble ne devoir d'apparaître qu'à ce qu'il appartient à l'univers sémantique du « musée » (terme dont on a signalé que c'est aussi la seule occurrence ou presque).

• À côté du précédent, un autre cartel sans illustration : *À la mémoire de tous les mineurs, hommes, femmes et enfants victimes des grands sinistres miniers, et d'autres circonstances tragiques. Leur bataille : abattre toujours plus de charbon au mépris du danger, acquérir des conditions de vie meilleures au prix de longues luttes, fut un des nerfs moteurs de la Révolution Industrielle et un des facteurs du progrès social en Europe.*

- Qu'est-ce que ça veut dire ça ?

- *Et bien, à la mémoire de tous les mineurs de Villars et de toute...*

- Mais c'est quoi qui est à la mémoire ?

- *À ceux qui sont morts, à leur mémoire.*

- C'est ce musée ?

- *Oui, ce musée. À la mémoire de tous les mineurs. Parce qu'à Couriot, ils ne connaissent pas la mine, ceux qu'il y a. C'est tous des gens qui n'ont pas vu la mine. Que ce soit des ingénieurs... Oui, vous n'avez pas besoin de chercher, je les connais tous, moi.*

- Bonnardot [*ie. c'est le nom d'un membre actif de l'Amicale des ingénieurs*]?

- *Et bien, Bonnardot, qu'est-ce qu'il a fait ! Bonnardot, il n'aimait pas la mine. Bonnardot, il devait faire un ingénieur des travaux publics, et la guerre est venue. Il est descendu comme beaucoup de jeunes qui ont été se cacher.*

- Bon, d'accord.

Par l'ellipse caractéristique de son objet, la dédicace que voici confirme le musée comme objet intentionnel, permettant d'isoler le geste commémoratif dont il procède: (Le musée est) *À la mémoire de tous les mineurs et en particulier des victimes. C'est donc de morts qu'il s'agit ici; de ceux qui ont disparu, en tant que mineurs en activité et en tant que personnes aussi, victimes ou simples anciens. C'est donc de « mémorial » qu'il faudrait parler, au sens de monument commémoratif*